

Vivre vite de Philippe Besson, Julliard, Paris 2014, 238 pages

Gérard Grugeau

Numéro 183, août–septembre 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86010ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grugeau, G. (2017). Compte rendu de [*Vivre vite* de Philippe Besson, Julliard, Paris 2014, 238 pages]. *24 images*, (183), 56–56.

VIVRE VITE

de Philippe Besson

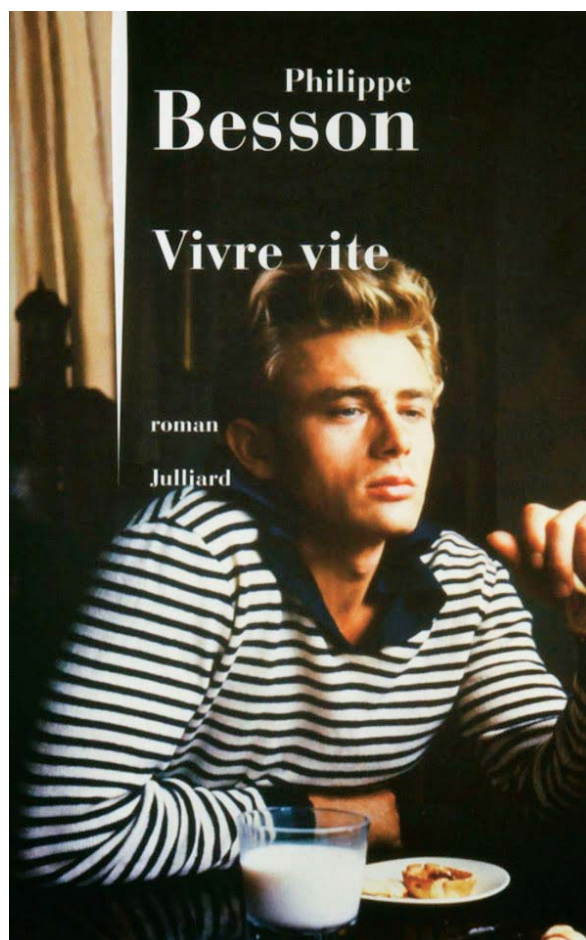
Julliard, Paris 2014, 238 pages

Lecteur: Gérard Grugeau

Le romancier français Philippe Besson a déjà inspiré le cinéma, notamment avec *Mon frère*, porté à l'écran par Patrice Chéreau. Sans doute quelque chose dans l'écriture, courte et dense, qui aime l'émotion au fil de la lecture et se révèle d'emblée cinématographique. *Vivre vite* qui, par son titre, rappelle l'un des derniers bons films de Carlos Saura, une autre histoire de jeunesse désenchantée roulant à tombeau ouvert vers son funeste destin, est d'autant plus lié au cinéma qu'il en est le socle narratif, le livre dressant le portrait intime de James Dean, l'une des icônes intemporelles du 7^e art, disparue prématurément à l'âge de 24 ans dans un accident de voiture. En refermant l'ouvrage de Philippe Besson, la célèbre phrase de Jean Cocteau nous revient: «le cinéma, c'est filmer la mort au travail». Phrase reprise par Godard qui précisait: «une image ne peut être qu'imaginaire, précisément parce que ce n'est qu'une image, un reflet». Là est le propos même du roman choral de Philippe Besson: dans *Vivre vite*, tout n'est que reflets, l'écriture éclatée de l'auteur nous présentant ici un miroir brisé où l'image démultipliée et diffractée du jeune acteur se reflète à l'infini comme autant de poussières d'étoiles.

Si *Vivre sa vie* tire une partie de sa documentation de deux biographies¹ consacrées à l'acteur, nous sommes ici dans une fiction pure qui prend des allures de faux reportage documentaire. En très courts chapitres à l'écriture ramassée qui avance haletante comme pour coller à la fulgurance d'une destinée hors norme, Besson nous livre le regard d'une trentaine de personnes ayant croisé la route du jeune rebelle de *La fureur de vivre*, rebelle à la fébrilité inquiète dont Nicholas Ray allait faire une légende vivante en 1955. Défilent ainsi les témoignages des réalisateurs qui l'ont fait tourner (Elia Kazan dans *À l'est d'Éden*, George Stevens dans *Géant*), des célébrités qui l'ont approché (Tennessee Williams, Marlon Brando), ses partenaires de plateau (Natalie Wood, Rock Hudson, Elizabeth Taylor), ceux qui ont contribué à sa gloire aussi violente que brève (ses professeurs d'art dramatique, ses agents et le photographe Dennis Stock qui a immortalisé sa silhouette sous la pluie et les néons blafards), ceux et celles qui l'ont aimé, notamment l'actrice Pier Angeli et le publicitaire Rogers Brackett. Mais la blessure qui ouvre sur les plus belles pages provient de l'enfance, de la mort précoce d'une mère aimante et fantasque (elle l'initia à la danse et aux arts) dont le fantôme hante le livre jusqu'à l'ultime chapitre. D'un père aussi, invalide affectif, qui confia le jeune Jimmy à la famille proche, au fin fond de l'Indiana. Un lieu où l'acteur reçu à l'Actor's Studio et en route pour la gloire reviendra épancher son mal de vivre. Une douleur sourde parcourt ainsi la trajectoire de celui dont le destin était «de passer comme une comète», comme le pressentait une mère malade pressée elle-même par le temps.

Le plus troublant dans *Vivre vite* est que, mis à part James Dean qui commente son parcours au présent, les voix des témoins nous proviennent souvent d'entre les morts, renforçant cette impression d'une galaxie de destins foudroyés tournant autour d'un astre à la



beauté à la fois timide et ravageuse: une mère victime du cancer, Pier Angeli morte d'une surdose de médicaments, Natalie Wood retrouvée noyée, Sal Mineo assassiné par un junkie.

Vivre vite regorge d'anecdotes qui voient s'affronter notamment la vision divergente d'un Nicholas Ray et d'un Elia Kazan, épatés l'un et l'autre par le talent instinctif d'un Jimmy Dean source parfois de chaos du fait de son imprévisibilité intempestive. On y apprend par ailleurs que *La fureur de vivre* devait se tourner initialement en noir et blanc avant que la couleur et le format Cinémascope ne soient adoptés. De là le blouson rouge devenu mythique de la star bientôt fauchée dans sa course. Évoquées aussi la détestation de Rock Hudson sur le tournage de *Géant* et la fascination de Dean pour un Marlon Brando dont le jeune acteur imitait apparemment la diction. *Vivre vite* n'est toutefois pas sans défauts. Prisonnier d'un procédé littéraire qui privilégie le fragment au risque parfois de frustrer, Philippe Besson n'évite pas la trivialité et le psychologisme réducteur, tombant même à l'occasion dans les propos de midi-nette. Une petite musique souterraine ancrée dans les limbes d'un entre-monde où dialoguent les vivants et les morts porte néanmoins ce récit crépusculaire qui laisse son empreinte dans l'esprit du lecteur. 24

1. James Dean. *L'homme, l'acteur, la légende au fil de 300 photos privées*, George Perry (Éditions Michel Lafon) et *James Dean*, Dennis Stock (Éditions de La Martinière).